

## THEOPHILE

Séance donnée à l'Oratoire du Louvre le 14 septembre 2021  
par la Pasteure Béatrice Cléro-Mazire et le Philosophe Jean-Pierre Cléro  
et en discussion amicale et fructueuse avec l'assistance présente ce soir-là.

### LA TRACE

#### I. Introduction. Éléments d'analyse

#### II. Robinson Crusoe ou l'empreinte de pas.

#### III. La Trace qui trahit (aqèb. אקע : trace visibles). Gradation de la chose au signe. La place de la trace parmi les marques et les signes. Acheminement vers le langage. Un intermédiaire de la chose au langage ?

##### 1. Comment la trace se rapporte au langage.

##### 2. Comment elle se distingue du langage

##### 3. Comment le langage peut s'accomplir comme trace.

#### IV. Sens épistémologique de la trace

##### 1. La fausse facilité de la trace pour rendre compte des phénomènes mnésiques

##### 2. La trace en archéologie, en préhistoire, en histoire.

##### 3. Il n'est pas de trace que du passé ; il y a des traces tendues vers l'avenir et même des traces de l'avenir : les prémices, les signes avant-coureurs

#### V. Esthétique et éthique de la trace

##### 1. L'Esthétique de la trace

##### 2. L'Éthique : une affaire de trace ?

### I. Introduction. Éléments d'analyse

Quand on regarde le mot de trace, en français, du moins et nous verrons la question dans quelques langues qui nous intéressent dans quelques instants, nous sommes entraînés dans deux directions différentes mais qui, curieusement, se corroborent, apportent leur concours l'une à l'autre.

Soit la trace désigne de petites quantités, plutôt indésirables, de petites quantités d'une matière dans une autre ; soit l'empreinte d'une matière dans une autre ou l'impression d'une matière dans une autre - les Anglophones ont le mot *print* ou *imprint* pour le dire -.

Dans le premier cas, on parlera par exemple de traces d'albumine ou de sang dans les urines ; ou d'arsenic dans telle nourriture, telle boisson ou dans telle partie du corps. La quantité est infinitésimale, mais elle est toutefois suffisante pour qu'on s'en inquiète, une fois détectée. La quantité est peut-être inassignable, mais on parle néanmoins de cette quantité qui se caractérise par la rareté. Dans cette direction, on peut se demander, pour obtenir une sorte de généralisation, de quoi il peut y avoir trace. On s'aperçoit alors que certaines matières, certains corps, certains liquides, sont plus propres à faire trace que d'autres ; il faut que le corps ait des propriétés particulières pour qu'on s'intéresse à ses traces : le sang, l'urine, le sperme, les pleurs. On parlera volontiers de traces de pleurs. Les excréments du corps font facilement trace ; mais aussi les odeurs,

les parfums, les saveurs : tous les sens sont conviés pour faire des traces et si l'un des sens vient à dominer, les autres sens sont en éveil. Il faut, pour qu'elles puissent devenir des traces, qu'elles présentent une certaine valeur (sous un certain angle où on les apprécie), qu'elles soient divisibles, friables, fragmentaires. Autant une tache peut être singulière et se caractérise globalement par une espèce de rondeur, imparfaite puisqu'elle est souvent liée à une bavure, une bévue ou à une maladresse, autant les traces se mettent facilement au pluriel et leur forme privilégiée est celle d'un archipel, celle d'une dispersion, d'un émiettement, d'une discontinuité dans une direction. La rondeur de la tache est liée à sa relative stabilité. Les traces ont plus facilement un telos, une direction que les taches. Elles sont plus fléchées que les taches : elles donnent à remonter le temps et elles donnent une perspective pour l'avenir. Elles sont dynamiques. Du « même » est dispersé dans la même direction. On peut pister, suivre, perdre des traces ; on ne piste pas des taches, ni ne les suit, ni ne les perd.

Avec cette idée d'orientation, d'archipel des traces, pointe l'idée que la trace n'est pas seulement une expression, une trahison peut-être de matières : elle trahit, dénonce, dénote, retient, fixe, un mouvement. Elle n'est pas seulement pression d'une chose sur une autre ou existence menue d'une chose dans une autre ; même sporadique et relativement peu ordonnée sinon par la direction, précisément parce qu'elle est sporadique, la trace est trace d'un mouvement, enregistrement d'un mouvement dont elle ne garde plus que ce qui s'est imprimé dans la matière. On parlera volontiers de trace de lutte, de trace de coup, de volonté d'échapper. On ne parlerait pas de tache de lutte, d'acharnement ou de coup, de passage, de volonté d'échapper. Les choses ne sont pas dans leur ordre ordinaire et quelque chose est venu briser leur ordre, en les froissant, en leur mêlant des ingrédients incongrus. On notera, à ce propos, - même si cette notation est plutôt tragique - que, presque toujours, la trace, si elle est signe, est signe de disparition, de violence, de quelque chose qu'on a voulu cacher, de quelque chose dont on a voulu cacher le signe. On parle plus volontiers de marques d'amour que de traces d'amour, ou de marques de sympathie que de traces de sympathie. On parle de trace d'un meurtre, d'un coup, d'un crime, de violence. Quand on veut cacher un signe, il revient, même bien caché, sous la forme de trace.

Nous avons rejoint ici le deuxième sens, celui d'*imprint*, celui d'*empreinte*.

Cette fois, il ne s'agit pas seulement de petites quantités - elles peuvent même être en grande quantité - : la trace trahit une présence, qui n'est plus là. Un événement a eu lieu et s'est imprimé ; la cause de l'impression n'étant plus présente. Cette impression, son telos, sa direction ne sont pas nécessairement voulues : ils peuvent ne faire que trahir une présence. Il se peut que l'on ait voulu effacer les taches de la traces et qu'elles aient résisté à cet effacement au moins partiellement. C'est en ce sens que la trace trahit : elle en dit plus que ce que les acteurs qui ne sont plus là auraient voulu. Quand la volonté s'en mêle, c'est plutôt pour effacer les traces que pour les amplifier. Elle révèle ce qu'on a voulu cacher. Il est rare qu'une trace soit complètement effacée ; il lui est peut-être essentiel d'être ineffaçable. Dans ce second sens d'enregistrement d'un mouvement, d'un événement, la trace fait symbole avec ce dont elle est la trace. Certes, des sens figurés sont possibles avec le premier sens : je puis dire qu'il y a des traces d'un auteur chez un autre.

Mais, par son côté dispersé, discontinu, on conçoit que la trace ait une destinée plus élevée que la tache. Elle se rapproche beaucoup plus du langage qu'elle : une langue a nécessairement plusieurs phonèmes mais elle n'en a jamais une infinité. Du même se trouve répété et, dans la trace, c'est la même chose. En outre, l'empreinte d'un mouvement est dans la position du signifiant qui, par le biais du signifié, renvoie à quelque chose qui n'est pas là, à une absence. Recherchée très souvent par une volonté d'enquête, la trace est plus disponible pour des inductions, pour des opérations logiques, pour des histoires. C'est pourquoi, d'entrée de jeu la trace a un plus grand destin moral, éthique, intellectuel que la tache. Et la trace comme révélatrice de mouvement, d'actes, de gestes est évidemment plus éloquente de ces derniers points de vue que la tache comme petite quantité. Certes, Kant peut bien insister sur le fait qu'une très petite quantité d'intérêt personnel dans une action qui se veut et se croit morale la gêne irrémédiablement, c'est tout de même en tant qu'elle est puissance d'histoire, de story-telling que la trace nous ouvre le champ moral, éthique, politique.

Une calomnie peut laisser une trace ; les calomnieurs ont la partie belle : d'une calomnie, il restera toujours quelque chose comme on dit. C'est cette dimension d'ouverture qui me permet de dire que la trace ne témoigne pas seulement du passé, comme le font les séquelles, les vestiges, les documents : elle peut, à titre de prémices, de signe avant-coureur, de signe prémonitoire, de prophétie, s'ouvrir vers l'avenir, être trace d'avenir. Il n'est pas tout à fait absurde de parler de 'précurseur'.

À la fin de ces remarques préliminaires, il apparaît que la trace est un être très dialectique. Il est donc nécessaire d'entrer plus avant dans l'étymologie du mot.

trace / tracé. Traquer. Tracer une figure. Cette fois le trait est ferme. Etrange contradiction entre la trace et le tracé. Au moins une dissymétrie des termes. Quoique les deux termes de trace et de tracé ne soit séparés que par un accent, rie n'est plus éloigné de la trace que le tracé. Autant la trace est discontinue et se perd facilement, autant le tracé est plutôt continu. Tracer n'est plus exactement faire des traces ou laisser des traces.

La traçabilité.

En anglais : trace, track.

To keep track, to lose track. Lié à une activité.

On ne saurait toutefois traduire track par traque.

Le tracé n'est pas la trace. Tracer n'est pas traquer. L'anglais a la même ambiguïté : track, c'est la trace ; c'est aussi la voie ferrée.

Pendant que nous faisons des remarques d'allure linguistique, il en est une qui me semble importante : la trace sert souvent à exprimer des négations pas tout à fait parfaites. Par exemple, on dira volontiers : *je n'y vois mie, je n'y vois goutte, je n'y vois point*. Lacan qui, on s'en doute, connaissait bien ce genre d'expression avait même carrément ajouté à ces termes - mie, goutte, point - qui indiquent toujours des petites quantités, la notion de pas : je ne fais pas. Il est étrange que ce soit avec le mot de *pas*, qui est une trace, que nous indiquons, en français la plupart de nos négations.

Cette notion de pas va nous servir en tout cas pour faire une transition avec ce que nous avons à dire de Robinson Crusoë, dont l'une des pages les plus célèbres est celle de la découverte d'une trace et d'une trace de pas.

## II. Robinson Crusoe ou l'empreinte de pas.

Robinson se croyait seul sur son île et il découvre, consterné, sidéré, affolé, transi par la peur, une trace de pied, qui lui donne comme horizon qu'il n'était pas seul - alors qu'il se croyait seul - et qu'il lui faudra vivre désormais avec une présence qui, pour le moment n'a pas de figure. Robinson, c'est l'Autre, absolument indéterminé.

Voici le texte :

*« Il advint qu'un jour, vers midi, comme j'allais à ma pirogue, je fus excessivement surpris en découvrant le vestige humain d'un pied nu parfaitement empreint sur le sable. Je m'arrêtai court, comme frappé de la foudre, ou comme si j'eusse entrevu un fantôme. J'écoutai, je regardai autour de moi, mais je n'entendis rien ni ne vis rien. Je montai sur un tertre pour jeter au loin mes regards, puis je revins sur le rivage et descendis jusqu'à la rive. Elle était solitaire, et je ne pus rencontrer aucun autre vestige que celui-là. J'y retournai encore pour m'assurer s'il n'y en avait pas quelque autre, ou si ce n'était point une illusion ; mais non, le doute n'était point possible : car c'était bien l'empreinte d'un pied, l'orteil, le talon, enfin toutes les parties d'un pied. Comment cela était-il venu là ? je ne le savais ni ne pouvais l'imaginer. Après mille pensées désordonnées, comme un homme confondu, égaré, je m'enfuis à ma forteresse, ne sentant pas, comme on dit, la terre où je marchais. Horriblement épouventé, je regardais derrière moi tous les deux ou trois pas, me méprenant à chaque arbre, à chaque buisson, et transformant en homme chaque tronc dans l'éloignement. Il n'est pas possible de décrire les formes diverses dont une imagination frappée*

*revêt tous les objets. Combien d'idées extravagantes me vinrent à la tête ! Que d'étranges et d'absurdes bizarreries assaillirent mon esprit durant le chemin !*

*Quand j'arrivai à mon château, car c'est ainsi que je le nommai toujours depuis lors, je m'y jetai comme un homme poursuivi. Y rentraï-je d'emblée par l'échelle ou par l'ouverture dans le roc que j'appelais une porte, je ne puis me le remémorer, car jamais lièvre effrayé ne se cacha, car jamais renard ne se terra avec plus d'effroi que moi dans cette retraite.*

*Je ne pus dormir de la nuit. À mesure que je m'éloignais de la cause de ma terreur, mes craintes augmentaient, contrairement à toute loi des choses et surtout à la marche ordinaire de la peur chez les animaux. J'étais toujours si troublé de mes propres imaginations que je n'entrevois rien que de sinistre. Quelquefois je me figurais qu'il fallait que ce fût le diable, et j'appuyais cette supposition sur ce raisonnement : Comment quelque autre chose ayant forme humaine aurait-elle pu parvenir en cet endroit ? Où était le vaisseau qui l'aurait amenée ? Quelle trace y avait-il de quelque autre pas ? et comment était-il possible qu'un homme fût venu là ? Mais d'un autre côté je retombais dans le même embarras quand je me demandais pourquoi Satan se serait incarné en un semblable lieu, sans autre but que celui de laisser une empreinte de son pied, ce qui même n'était pas un but, car il ne pouvait avoir l'assurance que je la rencontrerais. Je considérai d'ailleurs que le diable aurait eu pour m'épouvanter bien d'autres moyens que la simple marque de son pied ; et que, lorsque je vivais tout-à-fait de l'autre côté de l'île, il n'aurait pas été assez simple pour laisser un vestige dans un lieu où il y avait dix mille à parier contre un que je ne le verrais pas, et qui plus est, sur du sable où la première vague de la mer et la première rafale pouvaient l'effacer totalement. En un mot, tout cela me semblait contradictoire en soi, et avec toutes les idées communément admises sur la subtilité du démon*

La page de Defoë est intéressante ; la peur panique qui se saisit de Robinson alors qu'il commençait à se reconstruire une vie plus calme, une vie d'Anglais solitaire, mais aussi solidaire avec l'Angleterre émanant de lui pour lui-même. En fait, il était vu, peut-être - cela n'est en tout cas pas à exclure - par quelqu'un d'hostile ; il vivait sous un regard sans le savoir. Il était non pas sujet absolu, possesseur de l'île, mais objet, possédé. En fait, il ne s'appartenait pas à lui-même et ne faisait que croire qu'il s'appartenait : son autonomie et sa solitude étaient illusoires, fallacieuses, et c'est seulement la révélation de l'existence d'un autre qu'on ne connaît pas encore d'ailleurs qui lui fait prendre conscience qu'elles étaient illusoires. Le pour soi - le monde était pour lui-même - s'effondre en un radical pour autrui, en une radicale aliénation qui le dépossède de toute autonomie et le rend complètement dépendant. Le pouvoir d'une trace est d'opérer ce renversement. Son monde est bouleversé : les choses ont changé d'allure. Elles ne sont plus des choses, elles ne sont plus ses choses. Elles ne sont plus reliées de la même façon entre elles. Robinson est devenu une sorte d'acteur dans une pièce dont il ne connaît ni le texte, ni l'auteur ni le metteur en scène ; et les choses sont devenues une sorte de théâtre - ce qu'elles n'étaient pas auparavant.

La peur rétrospective et prospective montre bien cette dépossession. La crainte après-coup : ce à quoi il a échappé. Il était à la merci d'une balle, d'une flèche qui lui eussent ôté la vie, sans qu'il n'ait rien su de la préparation de ce meurtre. On notera que la découverte d'une trace n'est jamais très heureuse : il était heureux et insouciant ; son insouciance est devenue impossible. La trace est une menace : elle a fait effraction dans cette insouciance. Elle contient une signification cryptée ; si elle est cryptée, elle enferme une puissance de nuisance. La mort et la violence ne sont pas très loin. L'autre, l'autre indéterminé, est plutôt une figure diabolique.

La seconde chose qui me semble remarquable, c'est que je ne puis pas voir une trace sans commencer aussitôt à l'inscrire dans une histoire, à me raconter une histoire, même si elle est encore indéterminée, équivoque. La trace est le début des lignes qui permettront de raconter l'histoire. Et cela dans les deux sens : progrédient et régrédient. La trace nous installe d'emblée dans un monde où l'intérêt file d'emblée et sans que j'ai à me forcer dans les deux sens. Elle n'est certainement pas un signe linguistique et elle est déjà certainement plus qu'une chose. Elle est

relation entre les choses mais elle met les choses en relation tout à fait autrement que selon la relation cause-effet, telle qu'elle vient du passé paraît s'engouffrer vers l'avenir ; elle n'est certainement pas indifférente au temps, mais elle est disponible pour des temps différents. La trace partage cette propriété avec le signe.

On remarquera que l'inscription dans une histoire, laquelle puise dans la passion, joue un double rôle : celle de structurer la peur, donc de lui donner une forme, une expression ; celle d'une certaine façon de la calmer, de la canaliser. La peur est liée à la présence d'événements qui sont dangereux et qui n'ont pas de cause ou dont on ne connaît pas les causes - ce qui revient au même -.

L'effraction est transformée en narration d'histoire et même d'une construction d'une sorte de raison par l'induction ; elle déclenche la logique. Qui a voulu se cacher ? Qui est encore caché ? Dans quel but ? Les preuves de Robinson sont folles - quand il va chercher le démon ou le diable -, mais les histoires de Robinson prennent déjà l'allure de preuves. Mais, par exemple, il cherche d'autres traces ; si la trace est trace, elle ne peut pas être toute seule : elle en appelle d'autres.

La trace est déjà dénouement ; elle indique une issue, elle commence à narrer quelque chose, une marche à suivre. Autant la tache est une énigme immobile, autant la trace est dynamique ; elle s'inscrit dans un jeu de forces. S'inscrivant et nous impliquant d'entrée de jeu dans une histoire, on est déjà, par ses soins, dans l'enquête. Dans les débuts de l'enquête, puisqu'elle ne fait que commencer à raconter une histoire. On imagine la trace comme étant le produit d'un calcul qu'on tente de reproduire. La tache est simplement horrible ; elle frappe de stupeur ; elle rend interdit et si elle annonce quoi que ce soit, c'est plutôt la maladresse, la bétise. La trace donne à suivre ; la tache ne donne rien à suivre. La trace sillonne déjà vers sa catharsis. Elle débarrasse des choses. Sa manière d'être dans une chose est de rendre l'autre absente. La trace rend intelligible ; elle tire vers des causes et des conséquences. Elle écrit et la rationalise. Elle fait signe à l'enquête que, déjà, elle commence. Si terrifiant que soit son présent, il est tout de même en partie assumé.

Il y a deux faces à cet événement dans la vie de Robinson : il est inquiet pour sa vie ; mais il a aussi une révélation de l'autre : il connaît une altérité radicale et il est aux prises avec elle, de telle sorte qu'il ne pourra plus jamais revenir en arrière. Les changements que cette trace opère sont extrêmement profonds. La trace a aspiré l'intégralité du monde à elle. Il faut très peu de chose pour parvenir à cela. La trace est toujours petite ; elle l'est essentiellement par rapport à ce qu'elle médiatise. Il y a plus : il est dépossédé de lui-même. La trace s'est mise à la place de son sujet. Elle l'a dépossédé de son statut de sujet comme étant le vrai sujet.

### **La Trace qui trahit ( aqèb. אָקֵב : trace visibles )**

La trace est un indice qui guide toute enquête, toute traque.

En hébreu, le vocabulaire de la traque se retrouve dans les Psaumes, où le mot trace est le même que le mot pour dire *talon*. C'est le mot aqèb. אָקֵב qui peut vouloir dire aussi embuscade, ou poursuite. Ceux qui traquent sont sur les traces de leur proie et donc sur ses talons.

*PSAUME 56( aqèb. אָקֵב : trace visibles )*

*« Du chef de cœur,*

*Quand les Philistins le saisirent de David à Gath.*

*Pitié, Dieu ! Car un homme me harcèle :*

*tous les jours il combat, il m'opprime.*

*Des espions me harcèlent tous les jours,*

*mais là-haut, une grande troupe combat pour moi.*

*Le jour où j'ai peur, je compte sur toi.*

*Sur Dieu, dont je loue la parole,*

*sur Dieu je compte, je n'ai pas peur :*

*que ferait pour moi un être de chair ?  
Tous les jours ils me font souffrir,  
ils ne pensent qu'à me nuire.  
A l'affût ils épient  
et ils observent **mes traces**  
pour attenter à ma vie. »*

La trace est aussi ce qui trahit le méfait, la faute. Et si l'on attribue volontiers la tâche et la souillure au péché, la trace est ce qui reste d'une violence commise aussi bien que subie. Dans le prophète Osée, Dieu dénonce Galaad comme d'une Citée de malfaiteurs et cette affirmation s'appuie sur les traces de sang dont elle est remplie. La trace laisse imaginer la violence passée et reste là où les victimes ne peuvent plus se plaindre. Elle tient lieu de preuve capable de mettre en cause les coupables.

**Osée 6, 7-10 (aqob. עקב : traces visibles )**

*« Mais eux, comme Adam, ont transgressé l'alliance,  
voici où ils m'ont trahi :  
Galaad est une cité de malfaiteurs,  
pleine de traces de sang ;  
comme une bande en embuscade,  
une troupe de prêtres  
assassine sur le chemin de Sichem :  
voilà les horreurs qu'ils commettent !  
Dans la maison d'Israël,  
j'ai vu des choses horribles :  
là, c'est la débauche d'Ephraïm,  
Israël en est souillé. »*

**III. Gradation de la chose au signe. La place de la trace parmi les marques et les signes.  
Acheminement vers le langage. Un intermédiaire de la chose au langage ?**

En hébreu, il y a douze façons de dire trace ou tracer et en grec, pas moins de quatre façons. Autant de mots pour dire quel usage on fait de la trace. Usage d'identification, d'indice ou usage symbolique qui renvoie à une idée plus qu'à un objet réel.

Par exemple dans le livre des Proverbes au chapitre 30, le proverbe numérique énumère trois choses avec le même mot qui donne l'idée de chemin, de sentier, tracé réellement, et pourtant dans chaque verset, le degré de connexion avec le concret est très différent d'une image à l'autre :

**Proverbes numérique 30, 19. (דֶּרֶךְ derek : trace au sens de chemin)**

*« Il y a trois choses étonnantes qui me dépassent, quatre que je ne connais pas :  
la trace de l'aigle dans le ciel,  
la trace du serpent sur le rocher,  
la trace du bateau au cœur de la mer  
et la trace de l'homme chez la jeune fille. »*

À chaque fois on retrouve l'idée dynamique d'un passage, et la trace est éphémère et effacée alors même qu'elle se fait.

Bien d'autres traces ont au contraire un caractère durable. Notamment quand la trace est imprimée dans une matière capable de la garder.

Dans les Évangiles il y a un fait troublant concernant l'emploi d'un mot que la chrétienté a retenu comme signe du sacrifice du Christ pour l'humanité, il s'agit du mot *stigmates*. En grec *στιγμα*. On s'attendrait tout naturellement à le trouver dans l'Évangile de Jean, au moment où Thomas veut toucher les stigmates du Christ.

Mais voici ce qu'on y trouve :

**Jean, 20, 24-25, ( τυπον : type, marque )**

« Thomas, celui qu'on appelle le Jumeau, l'un des Douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui leur dit : Si je ne vois pas dans ses mains **la marque (τυπον, tupon)** des clous, si je ne mets pas mon doigt dans **la marque (τυπον,tupon)** des clous et ma main dans son côté, je ne le croirai jamais. »

Ce n'est donc pas le mot stigmates qui est employé ici, bien qu'il ait habituellement le sens de cicatrice, mais Jean emploie le mot *tupon*, qui a donné le mot *type* en français, et qui implique une marque qui fait sens et non pas une blessure ou une cicatrice qui serait un vestige d'une violence faite à un corps de chair. Jean élève donc au rang de signe symbolique les marques laissées par les clous dans les mains et les pieds de Jésus .

Au contraire, pour Paul, les marques de la crucifixion sont prises comme blessures afin de dire combien il est associé au Christ physiquement. Paul prend ces stigmates comme emblèmes, comme preuves physiques de l'incarnation du crucifié dans sa propre chair.

Voici ce qu'il écrit :

« Dès lors, que personne ne me cause de tourments ; car moi, je porte en mon corps **les marques (στιγμα)** de Jésus. Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit, frères. Amen. » (Galates 6, 17)

Dans l'Évangile de Luc, le *στιγμα* devient temporel et signifie l'instant.

C'est alors une marque du temps qui n'a pas de durée. Plus de passé et plus de futur. C'est la trace dans son état le plus élémentaire, comme la ligne est par rapport au point.

« Le diable le conduisit plus haut, lui montra en **un instant (στιγμα)** tous les royaumes de la terre habitée » ( Luc 5, 4)

-----

Nous l'avons dit : la trace dépasse la simple relation entre la cause et l'effet. Elle n'est pas non plus tout à fait langage. Essayons d'inspecter cet intermédiaire qu'elle est, entre la chose et le signe.

La trace n'est déjà plus une chose parmi les choses ou, si elle est une chose, elle est une chose qui n'est pas à sa place, qui est incongrue.

Elle met en relation des choses comme si elle en parlait quoiqu'elle ne soit pas langage. Elle est en chemin pour transformer les choses en dire.

L'animal peut être très à l'aise dans les traces ; il en fait, il en laisse ; il peut, dans certains registres, en détecter beaucoup plus que l'homme lui-même. Il s'en sert même pour leurrer avec une grande efficacité. Mais il ne détecte pas les mêmes traces, les mêmes types de traces. Nous avons des traces de niveau beaucoup plus complexe que l'animal. Ce qui peut signifier deux choses : d'abord que, comme l'animal s'exprime à travers des traces comme excréments, le langage est peut être quelque chose de cet ordre : *a letter a litter*, dit Joyce ; ensuite qu'il existe un traitement du langage comme des traces. La trace peut être une sorte de mode d'être du langage.

**1. Comment la trace se rapporte au langage.** Comment elle ressemble au langage.

Hegel disait abruptement que le langage est la mort des choses ; il prend leur place. La trace fait de même : elle se substitue aux choses.

Par son archipellisation, la trace se fait langage. Le langage se fait en effet par des unités différentes les unes des autres, en petit nombre et associées de façons différentes. La discontinuité, la différenciation, sont essentielles aux traces comme au langage. Par sa linéarité, la trace se fait écriture ; écriture et non parole, car, comme dans l'écriture ce qu'elle dépose l'est à la fois à la suite et simultanément.

Le langage requiert des traces, qu'il soit écrit ou oral ; simplement, il ne donne pas lieu aux mêmes traces, selon qu'il est écrit ou oral. Il faut qu'il existe sous la forme de petites unités répétées. Mais ce qui est inscrit dans l'existence vaut pour quelque chose qui n'est pas là, qui n'a pas de présence ; qui n'a plus de présence ou qui n'a pas encore de présence. En d'autres termes, la trace est trace d'autre chose que d'elle-même. Une trace n'est pas trace d'elle-même. Elle témoigne d'autre chose que d'elle-même.

Pas plus que le mot *table* ne ressemble à une table ni à l'idée de table, la trace ne ressemble à ce dont elle est trace. Un crime n'est pas les traces de sang retrouvées, ni les traces de quelque chose qu'on a tirée, traînée. Le crime va être induit à partir de là ; on va lui donner une présence alors qu'il n'est pas là, qu'il n'est plus là quoiqu'il le fût : il va falloir la construire. Ou, de façon plus gaie : le sillage n'est pas le bateau. On peut, à partir d'un sillage, supposer le bateau.

On peut aller plus loin encore : le langage, comme la trace, cherche souvent à s'effacer. Agamben a bien vu ce point. Une communication qui marche est une communication dans laquelle on ne voit plus le langage. La trace cherche de même à s'effacer, à ne pas se montrer. Quand elle transparait, elle a raté son affaire, car elle n'était pas censée pouvoir être décelée. On ne savait pas que ce qui transparait de la trace pouvait être décelé. Et, la plupart du temps, la trace ne parvient pas plus à s'effacer que le langage ne le peut.

## **2. Comment elle se distingue du langage**

Le langage se fait sur fond de dialogue possible. La trace n'est pas un dialogue. Une trace n'est pas exactement un signifiant. Un signifiant n'est jamais une trace de chose ; or la trace peut être faite par des choses mêmes, dans un rapport incongru.

Il n'y a que dans le langage que la trace devient complètement indépendante. Même si elle n'imité pas plus le langage que ce dont elle parle, la trace est davantage dépendante des choses d'où est partie l'enquête. C'est ce qu'indique bien Lacan dans le texte du Séminaire 3.

Mais une fois que ce dialogue est supposé, on peut donner comme fonction au langage de s'accomplir comme trace. Nous reverrons ce point.

Mais le langage est beaucoup plus général que la trace. La trace a toujours une sorte de butoir du côté des choses. Le langage n'a pas ce butoir. Sa façon de constituer des niveaux s'effectue soit dans le sens de la complication de ces niveaux, soit dans l'autre sens. La trace est un langage qui ne connaîtrait, de façon abusivement privilégiée, que la métonymie : elle donne un fragment de l'histoire.

S3, 14 mars 1956, p. 188 : « *Il y a maintenant la trace, le pas sur le sable, signe à quoi Robinson ne se trompe pas. Là, le signe se sépare de son objet. Mais le signifiant est un signe qui ne renvoie pas à un objet, même à l'état de trace, bien que la trace en annonce pourtant le caractère essentiel. Il est lui aussi le signe d'une absence. Mais, en tant qu'il fait partie du langage, le signifiant est un signe qui renvoie à un autre signe, qui est comme tel structuré pour signifier l'absence d'un autre signe, en d'autres termes, pour s'opposer à lui dans un couple* ».



Pour faire sentir la différence entre la trace et un signifiant, Lacan se livre à une expérience de pensée : si Robinson était revenu supprimer la trace d'un coup de pied, il aurait marqué la place d'un signifiant, en le rendant indépendant de la trace matérielle et en faisant de celle-ci une absente.

S5, 23 avril 1958, p. 342 : « *Partons de ce qu'est une trace. Une trace, c'est une empreinte, ce n'est pas un signifiant. On sent pourtant qu'il peut y avoir un rapport entre les deux, et à la vérité ce qu'on appelle le matériel du signifiant participe toujours quelque peu du caractère évanescent de la trace. Cela semble même être une des conditions d'existence du matériel signifiant. Ce n'est pourtant pas un signifiant. L'empreinte du pied de Vendredi que Robinson découvre au cours de sa promenade dans l'île, n'est pas un signifiant. En revanche, à supposer que lui, Robinson, pour une raison ou pour une autre, efface cette trace, là s'introduit nettement la dimension du signifiant. À partir du moment où on l'efface, où cela a un sens de l'effacer, ce dont il y a trace est manifestement constitué comme signifié* ».

### **3. Comment le langage peut s'accomplir comme trace.**

Il peut le faire de plusieurs façons : en allant chercher des petits fragments de réel du côté de l'expérience pour cautionner l'histoire. C'est ce que nous allons voir, si nous avons le temps avec Freud qui, dans les *Constructions en analyse* revient sur la notion d'interprétation qui semblait la méthode par excellence de la psychanalyse et qui ne l'est plus à la fin de la longue carrière de Freud.

Freud, *Constructions dans l'analyse*. Freud commence par récuser le mot d'*interprétation* qui avait pourtant été un mot qu'il avait choisi par exemple pour sa *Traumdeutung*. Il préfère désormais le mot de *construction*.

« *La voie qui part de la construction de l'analyste devrait se terminer dans le souvenir chez l'analyse ; elle ne va pas toujours aussi loin. Bien souvent, on ne réussit pas à mener le patient au souvenir du refoulé. En revanche, en conduisant correctement l'analyse, on obtient chez lui une conviction assurée de la vérité de la construction, ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir recouvré. Dans quelles circonstances cela a lieu et de quelle façon il est possible qu'un substitut apparemment imparfait produise quand même un plein effet, cela reste une matière pour une recherche ultérieure* ».

Ce qui me paraît le plus important, c'est de donner à l'analysant une trace du passé, sans que l'on puisse garantir que cette trace soit « réelle » ou « vraie ». Il suffit qu'elle ait un effet de « réel » et qu'elle soit vécue par l'analysant comme une trace de ce qu'il a vécu.

P. 62 : « *Quelle sorte de matériel met-il (le travail analytique) à notre disposition, que nous puissions exploiter pour l'engager sur la voie de la reconquête des souvenirs perdus ? ... Nous savons tous que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé. (...) De tout ce dont il s'agit, l'analyste n'a rien vécu et n'a rien refoulé ; sa tâche ne peut pas être de se remémorer quelque chose. Quelle est donc sa tâche ? Il a à deviner l'oublié à partir des indices que celui-ci a laissés derrière lui ou, pour s'exprimer plus exactement, à le construire. (...). Son travail de construction ou, si l'on préfère, de reconstruction montre une large concordance avec celle de l'archéologue qui exhume une demeure détruite et ensevelie, ou un monument du passé. (...) Pour l'analyste, la construction n'est qu'un travail préliminaire* ».

On peut aussi donner au langage la fonction de s'accomplir comme trace. C'est, comme nous le verrons, une des fonctions de l'esthétique.

On voit alors au passage qu'il y a une grande mixité des régimes de traces, lesquelles peuvent être infra-linguistiques et supra-linguistiques - en parvenant à exprimer ce qui est au-delà des mots -.

#### IV. Sens épistémologique de la trace

La tentation de se servir de la notion de trace pour rendre compte de la temporalité est très grande. Il faut comprendre pourquoi ; et comprendre aussi pourquoi une explication de la temporalité est une vaine entreprise. La trace n'est pas au passé ; elle est présente. Pour lui faire jouer le rôle de nous indiquer quelque chose qui est au passé, il faut que nous nous emparions de son présent pour le projeter dans le passé ou comme valant pour du passé. Donc la trace ou l'engramme ne sert pas à grand chose pour expliquer le mouvement vers le passé puisque, pour qu'elle remplisse cette fonction, il faut précisément qu'elle soit portée par un mouvement qui l'oriente vers le passé ; or c'est précisément de ce mouvement dont on la chargeait de rendre compte. Curieusement, une fois que la trace est là, elle est destructrice du temps. Elle est présente et elle a un fonctionnement présent.

##### **IV.1. La fausse facilité de la trace pour rendre compte des phénomènes mnésiques**

Trace, terme particulièrement choisi pour parler de la mémoire. Locke, II, I, § 15, p. 68.

Locke, p. 108. Très bel usage de trace, p. 104. (II, X, §4-5). Lié à la question de la gravure : la gravure qui s'efface. Bien avant Locke, on trouverait chez Saint Augustin des textes très comparables.

La notion est tentante en ce qu'elle semble présenter des avantages. D'autant que le temps comme tracé est une trahison du temps. Feuerbach, dans ses *Pensées sur la mort et sur l'immortalité*, avait insisté, bien avant Bergson sur ce point, en donnant la recommandation, p. 79, de ne pas envisager le temps comme une ligne droite mais comme une **goutte** ou une suite de gouttes. En d'autres termes, il demandait que l'on renonce à la ligne droite pour parler du temps puisqu'elle nous fait commettre l'erreur de nous accorder une continuité à laquelle nous n'avons pas affaire. Le temps est instant ; il n'est pas ligne droite. S'il est goutte individuelle, il ne saurait se projeter, comme il l'est souvent (par les dynamiciens, mais aussi par Kant) selon le schème de la ligne droite. Par la goutte, on peut redonner son sens de trace au temps, plutôt que celui de tracé (sous la forme de ligne droite que l'on substitue au temps). Il semble que Tournier se soit fait l'écho de cette doléance dans un très beau texte de Vendredi ou Les limbes du Pacifique Un très beau texte de M. Tournier : quand le temps se transforme ultimement en une goutte qui se forme et qui sera la dernière comptée.

Vendredi ne continuera pas à mesurer le temps avec la clepsydre. Dès lors pourquoi la trace ne ferait-elle pas affaire ?

Freud, par exemple, se sert sans paraître hésiter de la notion de trace mnésique comme d'un concept ; pas comme d'une simple métaphore.

*« En ce qui concerne l'individu, nous croyons y voir clair. La trace mnésique de ce qu'il a vécu précocement est restée conservée en lui, mais seulement dans un état psychologique particulier. On peut dire que l'individu l'a toujours su, tout comme on a connaissance du refoulé. Nous nous sommes formé là certaines représentations, qu'il n'est pas difficile de corroborer par l'analyse, sur la façon dont quelque chose peut être oublié et peut, après un moment, de nouveau se faire jour. L'oublié n'est pas effacé, mais seulement « refoulé », ses traces mnésiques sont présentes dans toutes leur fraîcheur, mais sont isolées par des « contre-investissements ». Elles ne peuvent pas entrer en commerce avec les autres processus intellectuels, elles sont inconscientes, inaccessibles à la conscience. Il se peut aussi que certaines parties du refoulé se soient soustraites au procès, qu'elles restent accessibles au souvenir, qu'elles émergent à l'occasion dans la conscience, mais même alors elles sont isolées, comme des corps étrangers, sans corrélation avec le reste. Il peut en être ainsi, mais il n'en est pas forcément ainsi, le refoulement peut aussi être complet, et nous nous en tiendrons à ce cas par la suite ».*

*L'homme Moïse et la religion monothéiste*, in *Oeuvres complètes*, vol. XX, Paris, PUF, 2010, p. 174.

Jankélévitch, en fin connaisseur de Bergson (Jankélévitch V., *Henri Bergson*, PUF, Paris, 1959. Le chapitre III. L'âme et le corps.), a montré les limites des explications par les traces. Bergson, qui ne cherchait pas la polémique, n'avait pas insisté dans *Matière et Mémoire* sur les graves difficultés de l'usage de la notion de *trace* quand on en attendait l'explication des phénomènes mémoriels. On lit, néanmoins, dans *Matière et Mémoire*, une critique de l'hypothèse de l'association d'une perception à un souvenir par le moyen des races cérébrales

*« On se réfugiera dans l'hypothèse commode des traces cérébrales qui coïncideraient, de mouvements cérébraux que l'exercice faciliterait, ou de cellules de perception communiquant avec des cellules où reposent des souvenirs. À vrai dire, c'est dans des hypothèses physiologiques de ce genre que viennent se perdre, bon gré mal gré, toutes ces théories de la reconnaissance. Elles veulent faire sortir toute reconnaissance d'un rapprochement entre la perception et le souvenir ; mais d'autre part, l'expérience est là, qui témoigne que, le plus souvent, le souvenir ne surgit qu'une fois la perception reconnue. Force est donc bien de rejeter dans le cerveau, sous forme de combinaisons entre des mouvements ou de liaison entre des cellules, ce qu'on avait annoncé d'abord comme une association entre des représentations, et d'expliquer le fait de la reconnaissance - très clair selon nous - par l'hypothèse à notre avis très obscure d'un cerveau qui emmagasinerait des idées.*

*Mais en réalité, l'association d'une perception à un souvenir ne suffit pas du tout à rendre compte du processus de la reconnaissance. Car si la reconnaissance se faisait ainsi, elle serait abolie quand les anciennes images ont disparu, elle aurait toujours lieu quand ces images sont conservées. La cécité psychique ou impuissance à reconnaître les objets aperçus, n'irait donc pas sans une inhibition de la mémoire visuelle, et surtout l'inhibition de la mémoire visuelle aurait invariablement pour effet la cécité psychique. Or l'expérience ne vérifie ni l'une ni l'autre de ces deux conséquences ».*

*Matière et Mémoire*, in : *Oeuvres*, PUF, Paris, 1970, p. 237.

Quand on explique le souvenir par un système assez grossièrement matériel de traces, on se livre à une fausse explication de la mémoire, quand bien même cette explication aurait eu la faveur de multiples auteurs.

L'explication est la suivante : les objets laisseraient des traces dans notre cerveau ; et il serait possible qu'elles soient avivées à l'occasion d'une autre perception ou à l'occasion d'une idée, d'un mot ou d'une phrase que j'entends. Ce qu'on appelle un souvenir serait une trace cérébrale réactive.

Si l'on peut parler de fausse explication, c'est parce que ce système d'explication laisse complètement dans l'ombre ce qu'il s'agit d'expliquer. La trace s'effectue au présent ; si elle se conserve dans notre esprit ou dans notre psychisme, c'est aussi comme une sorte de présent, fût-il potentiel - c'est-à-dire disponible, mais pas toujours réellement présent -. Or ce qu'il faut expliquer, c'est comment ce qui a été présent est maintenant envisagé comme passé. La notion de *trace* ne peut jamais expliquer que le présent ; mais il lui est impossible d'expliquer par elle-même comment elle peut renvoyer au passé. Or c'est l'acte de renvoyer au passé qui est véritablement constitutif du passé et non la réalité présente de la trace.

La trace provient d'une sorte de matérialisme de la réserve. En transformant le présent en un dépôt que l'on met en réserve, on croit régler le problème. En réalité, la trace ne permet pas du tout de comprendre pourquoi on situe ce à quoi elle se réfère dans le passé. Même les auteurs les moins enclins au matérialisme ont eu tendance à s'illusionner par cette idée de trace. C'est par exemple le cas de Saint Augustin, qui parle volontiers de trace ; ce qui est simplement mettre un autre nom sur la question de comment se fait le souvenir, sans la résoudre le moins du monde.

Bergson est sans doute celui qui, avec le plus de pertinence pour montrer ce point, a mis les matérialistes devant une grave difficulté de leur système dont la solution proposée est en réalité tout à fait verbale. Une métaphore se substitue au concept.

Tout matérialiste qu'il est, Feuerbach a très bien vu le problème dans ses *Pensées sur la mort et l'immortalité*, p. 144. L'histoire n'est pas dépendante des traces ; c'est le souvenir qui porte les traces qui ne seraient traces de rien s'il n'était là. Ce dont la trace devait rendre compte est supposé pour donner sens à la trace.

#### **IV.2. La trace en archéologie, en préhistoire, en histoire. Le document**

« *La tracéologie : Le tracéologue étudie les traces d'usure sur les objets archéologiques : outils, armatures, parures, récipients ... pour les interpréter, il les compare à des traces dont l'origine est connue grâce à l'expérimentation. Il fabrique des objets identiques aux objets d'étude, les utilise, à main nue ou emmanchés, sur divers matériaux selon divers modes d'actions et recherche le geste le plus efficace. Il observe, examine et enregistre les traces expérimentales obtenues et construit ainsi un référentiel de comparaison . Grâce à ce référentiel, il détermine dans le cas d'un outils tranchant par exemple, quel était le mouvement effectué ( râcler, couper, percuter...), la matière travaillée ( peau, bois, os, pierre...) et parfois comment l'outils était tenu. ( [inrap.fr](http://inrap.fr) les métiers de l'archéologie- la tracéologie). »*

On voit ici que pour chercher dans le passé il est nécessaire de créer de nouveaux objets qui serviront de référents pour avancer des hypothèses sur les traces du passé.  
La trace dont on parle ici est trace de mouvement.

Ne pas croire qu'il est plus facile d'aller dans le sens du passé que dans le sens de l'avenir.  
Paradoxe : il est, dans des circonstances données, plus facile de savoir ce qui va se passer que de savoir ce qui s'est passé. On fait parfois dire à Bayes quelque chose comme cela. Il n'est pas équivalent d'aller dans le sens du temps que d'aller contre lui ; et s'il semble évident que parce que les choses se sont passées elles sont plus facile à détecter, c'est pourtant l'inverse qui est vrai : il est plus facile de prévoir une situation qui n'a pas existé que de supputer ce qui s'est passé dans une situation dont il est seulement certain qu'elle a eu lieu.

**Archéologie : n'a que des traces. L'historien. Un document est une trace à partir de laquelle il faut reconstituer ce qui s'est probablement passé.**

Que l'histoire ne requiert pas davantage l'usage de la mémoire que les théorème de mathématiques.  
Voir Bentham, *Chrestomathia*, p. 191-2.

#### **IV.3. Il n'est pas de trace que du passé ; il y a des traces tendues vers l'avenir et même des traces de l'avenir : les prémices, les signes avant-coureurs**

**Ezéchiel 4, 1 (קִרְוֶה, khâqâq: tracer au sens de graver)**

« *Toi, humain, prends une brique. Tu la placeras devant toi et tu y traceras une ville, Jérusalem. »*

Le terme employé par Ezéchiel est un terme qui sert aussi bien à dire tailler, tracer que sceptre ou chef. On a ici l'idée d'une trace qui maîtrise un projet. La trace est trace d'une idée, elle met dans monde concret ce qui jusqu'e-là n'était qu'abstrait.

À l'époque où est écrit le texte, on se sert de brique d'argile comme support pour les plans et les dessins architecturaux. On incruste donc la trace dans l'argile. Tracer et graver reviennent alors au même.

**Esaie 44, 10-13 (תַּאֲרֵי ta'ar : faire un tracé au sens du dessin préparatoire)**

« *Qui est-ce qui fabrique un dieu, ou fond une idole, pour n'en retirer aucune utilité ? Voici, tous ceux qui y travaillent seront confondus, et les ouvriers ne sont que des hommes; qu'ils se réunissent*

*tous, qu'ils se présentent, et tous ensemble ils seront tremblants et couverts de honte. Le forgeron fait une hache, il travaille avec le charbon, et il la façonne à coups de marteau; il la forge d'un bras vigoureux ; mais a-t-il faim, le voilà sans force; ne boit-il pas d'eau, le voilà épuisé. Le charpentier étend le cordeau, fait **un tracé au crayon**, façonne le bois avec un couteau, et marque ses dimensions avec le compas; et il produit une figure d'homme, une belle forme humaine, pour qu'elle habite dans une maison. »*

Ici, la création de l'homme est un dieu, mais selon les codes anthropomorphes. Le Dieu d'Israël, lui, ne peut pas descendre dans le concret et relever du projet des hommes. Il n'est pas un Dieu fabriqué, mais créateur. La trace comme projection d'un objet mental dans la matière est vu comme le propre de l'idolâtrie. Dieu ne laisse pas de trace matérielle.

On trouve cette idée de l'immatérialité de Dieu dans le Psaume 77 pour parler de la trace de Dieu.

**Psaume 77, 17-20 ( aqèb. עקב : trace visibles et invisibles)**

*Les eaux t'ont vu, Dieu,  
les eaux t'ont vu, elles tremblaient,  
l'abîme lui-même frémissait.  
Les nuages ont déversé leurs eaux,  
les nuées ont donné de la voix,  
et tes flèches volaient de tous côtés.  
Au roulement de ton tonnerre,  
les éclairs ont illuminé le monde,  
la terre a frémi et tremblé.  
Dans la mer tu fis ton chemin,  
ton passage dans les eaux profondes,  
et nul n'a pu connaître **tes traces**.*

Cette fois, on ne peut pas voir les traces qui révèlent le passage de Dieu. Dieu a le pouvoir de se rendre insaisissable aux sens humains. On remarque aussi que les traces sont plurielles, même si elles se rapportent au Dieu unique.

Les prémices sont des traces de l'ordre du signe prémonitoire.

Nous saurons plus tard, quand elles seront développées, qu'elles étaient le commencement d'un processus.

Remarque : les mathématiques aussi se servent de traces. L'infinitésimal, l'évanescent, le minimal. La trace n'est donc pas seulement empirique et à chercher dans les choses. Il n'y a pas de tache en mathématiques ; mais il y a des traces.

## **V. Esthétique et éthique de la trace**

Cette esthétique peut revêtir plusieurs formes :

Souvent, la trace est le sujet ou l'objet du poème ou de la pièce musicale.

Le poème de Valéry : les pas.

La musique de Debussy : les pas sur la neige.

Schubert dont les signes musicaux tendent vers le signal.

*Menschlich comporte à peu près mille photographies au format 50 par 60 cm. Ce sont des gens avec lesquels, si je puis dire, j'ai travaillé durant ma vie. C'est un mélange de gens hétéroclites qui étaient en principe tous morts. S'ils ne le sont pas encore, ils le seront bientôt. Cette pièce est dans les collections du musée. Elle est présentée comme une sorte de tombe, dans un endroit très sombre. Les murs sont couverts par ces images. On ne sait plus rien de ces gens. Qui était bon ou mauvais, heureux ou malheureux ? Nous sommes dans la vieille tradition de la vanité. La seule chose qu'on peut savoir aujourd'hui est qu'ils ont été humains. C'est une pièce angoissante. Tous ces gens nous*

regardent. J'ai voulu retravailler sur cette masse de visages qui n'ont plus d'histoire. J'ai fait imprimer certaines de ces images extrêmement claires sur des voiles. Elles étaient mobiles et se superposaient. Il y a le cimetière et les esprits. Petit à petit, la mémoire s'efface. Les morts flottent autour de nous, mais ils sont à peine reconnaissables

C'est une sorte de deuxième stade. Dans le jardin du musée, *The voies of the Lost*, des petites clochettes qui, au bout de longues tiges, bougeaient dans le vent. C'est le stade final. Il n'y a plus d'image, seulement des tintements, le dernier signe qu'il y a eu existence.

Une des grandes questions que je pose est l'unicité de chacun de nous et notre disparition prochaine et annoncée. Au bout de trois générations, on a totalement disparu. Dans *Menschlich*, les gens n'ont déjà plus rien d'autre que cette sorte d'humanité qu'ils ont eue. Quinze ans après, ils sont pratiquement invisibles et volent dans l'espace. Plus tard, ils ne sont plus qu'un petit son, de temps en temps.

Christian Boltanski, *les grands entretiens d'artpress*, iméc éditeur 2014 p 59-60 V.1.

Mais il est des oeuvres dont non seulement le sujet ou l'objet, mais la matière même, le mode d'expression même sont traces.

Les photographies floutées au point d'être presque invisibles. Le témoignage d'une existence qui vacille. La photo ne donne quasiment plus de détails ; on a des doutes sur l'identité. La photo elle-même vieillit, devient pâles comme les sujets évanescents dont elle traite. Christian Boltanski.

Malraux disait que la peinture moderne était trace d'un geste. Les calligraphies de Mathieu.

On peut fabriquer des traces comme le font les Américains qui, à San Francisco par exemple, construisent des faux vestiges pour se faire, se refaire, s'inventer un passé.

Le roman policier

Le film policier : la trace comme personnage principal du film. Les films de disparition : quand la matière n'a pas imprimé, mais a enveloppé, pris tout simplement.

## **V.2. L'Éthique : une affaire de trace ?**

Antinomie Jankélévitch versus Sade

On lit, dans *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1983, p. 275 : « Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été : désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité ».

Lacan, Séminaire 9 : Le 28 mars 1962, il nous livre un extrait du testament de Sade que voici : « La fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite le terrain de ladite fosse se trouvant regarni, et le taillis se retrouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de dessus la surface de la terre comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes, excepté néanmoins du petit nombre de ceux qui ont bien voulu m'aimer jusqu'au dernier moment et dont j'emporte un bien doux souvenir au tombeau ».

On voit que l'éthique peut se construire axialement et principalement selon d'autres notions que la notion de *personne* qui, obsessionnellement, paraît la structurer aujourd'hui dans nos cultures. La notion d'*individu* lui serait très supérieure et soulignons la possibilité de construire une éthique avec la notion de *trace* plutôt qu'avec celle de *personne*.

Ce qui existe de ce qu'on appelle un *individu*, qui fait proprement encoche dans l'être et qui lui confère peut-être une manière d'éternité, c'est le fait qu'il a été et qu'il est impossible de retirer cet événement - sans trop savoir à qui on pourrait le retirer d'ailleurs ; une résistance, une nécessité, une dureté adviennent par là dans cette fragilité même et cet *avoir été* ne travaille pas seulement ceux qui, comme on dit, se souviennent des morts, mais - quand il n'y aurait plus personne pour s'en souvenir - l'existence elle-même qu'il structure et à laquelle il donne de singuliers devoirs : ne vivons-nous pas toujours éthiquement comme quelqu'un qui a vécu, dont on dira qu'il a vécu et

dont on pense déjà qu'on le pensera ou qu'on le dira ? Nous savons ce que Shakespeare prête à son personnage de Lady Macbeth, qui ne parvient pas à effacer la tache de son méfait, la terrible remarque qui sonne comme une maxime : « what's done cannot be undone » (*Macbeth*, V, 1) <ce qui a été fait ne peut pas ne pas avoir été fait>. Et le poète, Thomas Hardy (1840-1928) renchérit en disant que « Nor God nor Demon can undo the done, insight the seen » <Ni Dieu ni le Démon ne peuvent défaire ce qui a été fait ; ni la pénétration ne peut défaire ce qui est vu>. Aucune culpabilité, aucun remords, aucun repentir ne peut détruire l'acte que nous avons commis et qui nous fait souffrir ; même la haine ne peut - alors que c'est son but - annihiler l'avoir eu lieu de l'existence de celui qu'elle déteste. Le sérieux des actes est là. Le temps de l'éthique est peut-être fondamentalement celui du futur antérieur : il aura vécu, comment aurai-je vécu ? Le défi est de savoir s'il est possible de constituer une éthique avec des catégories qui sonnent plus juste que les grands molochs devant lesquels nous feignons de nous incliner ? Je crois que la notion de *trace* est l'une d'elles. Mais l'idée est dangereuse et ne vainc pas le nihilisme : même la volonté d'être immortel par l'écriture ne se fait jamais que sur du sable. Kierkegaard note dans son Journal que « *Le Christ ne se mêlait pas d'écrire - il n'a écrit que sur le sable* » (Kierkegaard, J1, p. 190). On pourrait ajouter que Socrate n'a pas écrit non plus, laissant à d'autres écrivains le soin de graver sa parole.

Ce qui est intéressant dans le Testament de Sade est l'idée de disparaître et de faire disparaître la mort ; de profiter du fait que la mort nous absorbe pour la faire disparaître à notre tour. Il s'agit de nous servir du fait que la mort nous absorbe au point qu'il n'y ait plus personne et de faire que tout se passe comme si nous n'étions jamais nés. Chacun connaît le cri d'Oedipe : Ô puissè-je n'être jamais né ! Il suffit d'être un peu patient pour obtenir ce résultat. La mort fait disparaître, mais le grand art par lequel l'homme parvient à la vaincre n'est-il pas de faire disparaître la mort, comme si notre apparition, notre disparition et notre passage n'avaient jamais eu lieu. À vrai dire, je ne suis pas sûr qu'il faille tellement d'efforts pour parvenir à ce résultat et je suis plutôt du parti de Boltanski qui dit que, pour la plupart d'entre nous, en trois générations, l'oubli est devenu total. C'était déjà bien ainsi - sur le mode de la trace - que Kierkegaard envisageait notre rapport aux hommes, mais aussi notre rapport à Dieu ; on lit, en effet, dans le volume I du Journal de sa traduction en français : « *Il s'agit de comprendre ma destination, de voir ce que Dieu, au fond, veut que je fasse ; il s'agit de trouver une vérité pour moi. C'est alors seulement que l'homme acquiert une expérience intérieure ; mais chez combien de gens les diverses impressions de la vie ne sont-elles pas comme ces figures que la mer dessine sur le sable pour les effacer aussitôt sans trace ?* » (p. 51).

Avant d'avoir lu cette phrase dans le *Journal* de Kierkegaard, j'ignorais qu'il pût y avoir une telle influence de Kierkegaard sur Foucault dont la dernière phrase du livre *Les mots et les choses*, quand il évoque la disparition de l'homme, peut être étonnamment rapprochée du précédent texte.L

Le Christ, quand il trace sur le sol, pose un acte plus qu'un écrit, il effectue un acte dont la portée est essentiellement éthique.

« *Mais dès le matin il revint dans le temple et tout le peuple s'approcha de lui. Il s'assit et se mit à les enseigner. Alors les spécialistes de la loi et les pharisiens amenèrent une femme surprise en train de commettre un adultère. Ils la placèrent au milieu de la foule et dirent à Jésus: «Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes. Et toi, que dis-tu?» Ils disaient cela pour lui tendre un piège, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus se baissa et se mit à écrire avec le doigt sur le sol. Comme ils continuaient à l'interroger, il se redressa et leur dit: «Que celui d'entre vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.» Puis il se baissa de nouveau et se remit à écrire sur le sol. Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus âgés et jusqu'aux derniers; Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu. Alors il se*

*redressa et, ne voyant plus qu'elle, il lui dit: «Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a donc condamnée?» Elle répondit: «Personne, Seigneur.» Jésus lui dit: «Moi non plus, je ne te condamne pas; vas-y et désormais ne pêche plus.» (Jean 8:2-11)*